# L'ABEILLE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. BAYON.

*Journal officiel de l'État et de la Première Municipalité*

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 11 SEPTEMBRE 1838.


Nous n'avons rien reçu de nouveau d'Europe, par les deux vaisseaux arrivés hier. Le navire *Havre*, est arrivé à New-York le 3 de ce mois, du Havre, d'où il est parti le 22 juillet. Nous n'avons trouvé qu'une ligne sur l'état du marché. Le 20, il s'était vendu 853 balles de coton de 90 à 93.

Sept navires étaient en charge au Havre pour la Nouvelle Orléans, et cinq à Bordeaux. [Voir notre memorandum]

LIGNE DE NAVIRES A VAPEUR entre Bristol (Angleterre) et la N. Orléans.

Il y a à peine huit jours que par une sorte de pressentiment nous avons essayé d'appeler l'attention des citoyens de la Nelle-Orléans et de ceux du Havre sur l'importance et la nécessité d'établir une ligne de navires à vapeur entre la France et la Louisiane. Dans cet article qui par paranthèse nous a valu une sévère rebuffade d'un M. St-Thomas, à qui Dieu fasse pardon, nous nous étendîmes sur les avantages que le commerce des deux nations retirerait infailliblement d'une pareille communication et nous engageions fortement les habitans de l'une et de l'autre ville à l'établir au plutôt. Nos vœux n'ont pas encore pu être entendus en France, mais nous ne doutons pas que nous n'ayons bientôt à informer nos lecteurs de la prochaine réalisation des désirs que nous avons manifestés. Ce qui nous confirme dans cette supposition, c'est que l'Angleterre, satisfaite du résultat de son expérience avec New-York, cherche dans ce moment à étendre ses opérations jusqu'à la Nlle-Orléans.

MM. KENNEDY, DUREL, & Co, ont eu la complaisance de nous communiquer une lettre qu'ils viennent de recevoir de leur correspondant Richard Irwin de New-York. Il paraît d'après cette lettre que la compagnie propriétaire du Great Western à Bristol a chargé M. Irwin de s'informer du résultat probable d'une ligne de navires semblables entre cette ville et la nôtre. On demande si cette opération présenterait quelques chances de succès.

Si notre opinion individuelle pouvait être de quelques poids, nous n'hésiterons pas à dire que le succès est indubitable et qu'une spéculation de cette nature présentera nécessairement des avantages immenses. Il suffit de calculer l'étendue des relations commerciales de la Nouvelle Orléans, la vaste quantité des exportations et des importations pour être assuré que les chargemens ne manqueront jamais aux navires à vapeur. D'un autre côté les passagers seront bondés, car on fera ici comme à New-York, on préfèrera nécessairement la voie la plus courte et la plus prompte et puqu'il ce qu'il y ait une ligne établie entre le Hâvre et la Nelle Orléans, il n'y aurait rien d'impossible à ce que les voyageurs qui désireront se rendre en France, s'y rendissent en passant par l'Angleterre.

Nous espérons que le commerce et les habitans de la Nouvelle Orléans répondront dignement à cet appel et s'empresseront de joindre leurs efforts à ceux de la compagnie anglaise afin d'établir sans délai la communication proposée. Nous pensons aussi que la Chambre de Commerce de la Nelle Orléans ne peut pas se dispenser d'intervenir et qu'elle doit donner l'exemple dans une affaire aussi intéressante pour notre ville.

SITUATION DES BANQUES DE LA NELLE ORLÉANS

*Etat comparatif du mois d'août au 3me jour du mois de septembre.*

Suivant l'état comparatif de ces institutions, publié par M. C. Briggs, secrétaire, il paraît que la circulation respective de chacune d'elles, était comme suit, le 3 septembre.

| | *Circulation au 6 août* | *Circulation au 3 sept.* |
|---|---|---|
| Banque du Canal | $198,415 | $175,940 |
| Banque de Carollton | 660,500 | 662,275 |
| Banque des Citoyens | 139,150 | 77,560 |
| Banque de la Cité | 709,160 | 574,115 |
| Banque du Commerce | 565,275 | 499,245 |
| Banque Consolidée | 403,910 | 341,560 |
| Banque de la Bourse | 466,935 | 465,355 |
| Banque du Gaz | 710,215 | 665,761 |
| Banque des Ameliorations | 712,915 | 727,920 |
| Banque de la Louisiane | 243,942 | 199,247 |
| Banque de l'Etat de la Louis. | 143,065 | 136,775 |
| Banque des Artisans | 584,355 | 609,645 |
| Banque des Négocians | 2,765 | 2,230 |
| Banque d'Orleans | 459,281 | 455,175 |
| Banque de l'Union | 1,365,365 | 1,351,390 |
| Banque d'Alchafalaya | 153,960 | 150,115 |
| | $7,500,713 | $7,011,113 |

D'après le tableau qui précède, on voit que dans l'espace de *vingt-cinq jours*, ces institutions ont *diminué* leurs circulations de $490,565, ou pour parler plus clairement que leurs débiteurs se sont liquidés de cette somme. Il nous reste encore à voir si la système suivi par nos banques, est avantageux au public.

Examinons l'état comparatif de leurs espèces, dans le même laps de temps, c'est à-dire, du 6 août au 3 septembre

ETAT COMPARATIF

*Des espèces dans les caisses, du 6 août au 3 septembre*

| | ESPÈCES AU 6 *août* | ESPÈCES AU 3 *septembre* |
|---|---|---|
| Banque du Canal | $ 46,253 | $ 60,412 |
| Banque de Carrollton | 173,151 | 173,275 |
| Banque des Citoyens | 338,737 | 305,111 |
| Banque de la Cité | 209,648 | 201,134 |
| Banque du Commerce | 419,709 | 451,923 |
| Banque Consolidée | 79,363 | 78,545 |
| Banque de la Bourse | 36,710 | 37,160 |
| Banque du Gaz | 200,561 | 199,238 |
| Banque des Améliorations | 194,882 | 199,730 |
| Banque de la Louisiane | 28,100 | 28,565 |
| Banque de l'Etat de la Louis. | 118,237 | 118,358 |
| Banque des Artisans | 153,253 | 155,778 |
| Banque des Négocians | 342,845 | 336,231 |
| Banque d'Orleans | 190,162 | 202,453 |
| Banque de l'Union | 519,605 | 526,259 |
| Banque d'Alchafalaya | 26,702 | 26,178 |
| | $3,416,357 | $3,653,631 |

On voit aussi, que d'après l'état ci-dessus, les banques ont augmenté leurs espèces de $235,274.

Voici donc un fait bien constant, que dans un espace de *vingt cinq jours*, les banques ont diminué leurs circulations de $490,565, et augmenté leurs espèces de $235,294.

La circulation actuelle est de $7,011,148 et le montant du numéraire est de $3,652,631, ce qui leur permet de payer 53 pour 100, sur la circulation actuelle.

Certes, à aucune époque, la situation des banques de la Nouvelle Orléans, n'a été aussi avantageuse qu'elle nous est aujourd'hui présentée, et admettre qu'elle ne sont pas en état de reprendre le cours ordinaire de leurs opérations, n'est pas comme nous le disons dans un de nos derniers articles, reconnaître l'exactitude des rapports mensuels qu'ils nous sont donnés.

Qu'on ne se figure pas que l'opinion que nous émettons à l'égard de ces institutions soit, ou guidée par la passion, ou inspirée par l'esprit d'opposition, nous désirons ardemment qu'elles réussissent, dans leurs opérations, mais nous voudrions avant tout les voir se fixer sur le jour que chacun attend avec anxiété, le jour où on pourra dire que les banques de la Louisiane ne sont ni moins embarrassées, ni moins solvables que celles de tout autre Etat de l'Union.

C'est cet empiratif de leur circulation et du numéraire qu'elles ont dans leurs caveaux, comparativement à l'état d'insolvabilité presque totale dans laquelle la majeure partie de ces institutions se trouvaient le jour qu'elles ont fait savoir au peuple leurs suspensions, prouve sans doute, que la prudence et l'habileté avec lesquelles les directions ont agi depuis lors, peuvent les mettre dès demain et mesure de reprendre leurs paiements en espèces.

Le seul point qui semble occasionner des craintes aux banques de la Nouvelle-Orléans pour la reprise de leurs paiements en espèces, est leur position relativement à l'ouest, et l'obligation dans laquelle elles se trouveraient alors de payer en espèces toutes les dettes qui s'importent sur notre marché. Nous n'aurons ici à répondre à cela, si déjà les principales banques de l'ouest n'avaient elles-mêmes repris leurs paiements en espèces, où qu'il ne fut facile d'établir un système régulier de change, même elles et nos banques. Et d'ailleurs, quelque soit la manière d'envisager les choses, la Louisiane se trouvera toujours dans la même position; car si l'on craint, malgré tout, que le numéraire de l'ouest ne réduit à se plus simple expression, après notre marché, de voir exporter nos pantons, bien plus grands encore sera cette crainte, lorsque les importations se feront sur une échelle plus étendue, mais entr'autres raisons que nous pouvons faire valoir, c'est que la banque des Citoyens possédant une somme d'environ des billets des banques de l'ouest, peut, à elle seule, faire face aux paiements de toutes les dettes, destinées pour le marché de la Nouvelle-Orléans, sans aucun danger de voir sortir de leurs caveaux, les piastres si soigneusement encaissées.

La situation de nos banques n'est considérablement améliorée, nous n'avons aucun doute sur leur solvabilité, et si nous sommes en faveur des paiements en espèces, c'est parce que nous sommes convaincus que rien ne s'y opposera, et que la Louisiane, dans l'état nous seulement en Europe, mais encore dans toutes les villes de l'Union, reprendra bientôt le rang qu'elle doit occuper dans le monde commercial.

Les Banques de Charleston (C. S.) ont repris leurs paiements en espèces le 1er. de ce mois, et comme dans toutes les autres villes il n'y a presque pas de demandes de numéraire. Il y a eu même des banques auxquelles il n'a pas été de demandes. Il de sorte donc plus que *trois* états qui ne paient pas leurs billets: — le Mississipi, l'Alabama et la Louisiane.

---

Le paquebot pour le Havre, parti de New-York le 3 de ce mois, a emporté $50,000 en espèces, et n'a pour de passagers.

---

Le Whig de Bangor (Etat de Maine), dit que Tous reçu dans cette ville, un mitrar d'armes, pour équiper le régiment de milice de Lincoln, sur la frontière.

NOUVEAUX DETAILS SUR L'ASSASSINAT DE LA RDE GIROD.

Si d'un côté la clémence du gouvernement, il est juste de reconnaître de l'autre que l'action de la police devient de jour en jour plus efficace. Les voleurs, les filous, les assassins, et autres gens de bonne espèce commencent à s'apercevoir qu'ils ne peuvent plus, comme dans le bon vieux temps, se livrer avec impunité à l'exercice de leurs différentes professions. Notre police s'instruit et se perfectionne dans l'art de découvrir et de happer les gens sans aveu et ceux qui spéculent sur les propriétés et la foi d'autrui. Nous avons un avocat-général qui ne plaisante pas: une prison très-vaste et très-forte et tout à côté une place carrée qui sert en temps à autre, à autre chose qu'à la promenade. Voilà certes bien de quoi donner à réfléchir à ces gens de boudis et de coupe-gorges qui se donnent rendez-vous à la Nlle-Orléans. Le métier pourrait être bon, il y a quelques années, mais aujourd'hui les chances sont favorables à ce genre de spéculation qui mène on à Baton-Rouge ou à l'échafaud.

Le shérif de notre ville a, dit-on, donné ses démissions. Il y a de la présidence dans cet acte de sagesse à dater le gibier et comme il paraît qu'il y en aura en quantité cette année, il a jugé à propos de laisser à un autre le soin d'y pourvoir. Les apparences sont belles et pour peu que cela continue, le prix de la corde de lassaera infailliblement.

En demandant à établir des bains publics, nous prenons vis à vis du public l'engagement de le servir à coulant. Si nous venons à manquer à cet engagement, si nous voulons nous mandé, oh! alors. Maintenant, il ne reste plus que le German, appartenant à M. John W. Cerry, de n'être pas encore achevé, et on prétend que ce bain sera bientôt fini. Nous ne pouvons mieux faire que de donner une description de ce bel édifice, dans le prochain numéro.

Nous sommes en retard avec plusieurs de nos correspondans. L'abondance de matières, d'un intérêt plus actuel, en est la cause véritable. Nous tâcherons cependant, et le plutôt possible, de nous acquitter envers eux. Il nous est impossible de publier d'un seul coup les nombreuses pièces de vers ou de prose que nous avons reçues, mais les moins favorisées ou les plus récentes auront aussi leur tour. Nous choisissons dans le nombre deux pièces dont l'une est intitulée *A ma sœur*, et l'autre *Poètes*.

La première se fait remarquer par un sentiment à la fois gracieux et enfantaisie. Le style en est correct et pur. Les trois dernières qui se trouvent au bas, sont le fruit d'une jeune auteur, dont nous avons publié il y a quelque temps un feuilleton intitulé: *Un mari bien trouvé*.

A MA SŒUR.

*Heureux qui n'a pas vû le sol de l'étranger.*
(Filles de Bigot.)

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point sortie
Comme à son nid, l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Tout pâli d'étranger n'a point fouilé la terre....
Hélas! tout le gâte, ma sœur, de notre mère
Un ciel qu'un seul jour!

Jamais en l'embrassant, ma main n'a sur sa tête
Déposé quelque fleurs, quand de chanter en fête
Le soir tout venait.
Jamais pour moi, jamais une douce parole,
Un de ces mots de mère, un tout qui nous console,
Ce mot m'est inconnu....

Inconnu!.... Cependant bien des fois sur la grève
Je m'étais dit, si à mon pays je rêve.....
Je contemple des eaux la sombre immensité
Sur qui semble plus cieux s'ouvrir la majesté,
L'Océan est à moi.... Je commande à ses ondes
Et j'ai le pied posé sur le sol des deux mondes....
Oui, j'aperçus Saint Pierre.. Oui, je vous ses lieux,
Je vois ses rochers gris. Je vois ses vertes coteaux.
Présente sur le sentier, l'aurore m'endormie
Se réveille d'avec ses doux chants.
Mais qu'en vain entrevoir.....

Je suis l'enfant qu'endort un beau conte de soir!—

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point sortie
Comme à son nid l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a pas foulé la terre....
Hélas! tout le gâte, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma sœur avec Anne, lorsque tout bas le cœur,
Qu'elle a le pour pour ses plus douce rosée.
Parlez-elle de moi!
Les ans ne à gémous, dans le même chapelle,
Lever vers le pourquoi sur humide prunelle
Et prier avec toi

Oh! prier toujours dans! ma vie est bien sombre!
Prier pour l'exilé, car il n'a plus de père,
Plus d'asile ici-bas!
Le ciel a que sur l'onde en mer: Anathème!
Et toujours se répète à ses yeux qu'il du: — J'aime!—
Je ne le connais pas

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point ravie
—Comme à son nid, l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a pas foulé la terre....
Hélas! tout le ne tas, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma troisième strophe est assez faible, à notre avis, et l'emphase qui y règne tranche avec la simplicité du reste de la pièce. Les quatrième vers en est pénible et oiseux, mais les autres strophes, les deux dernières particulièrement, *seulement* de jolies idées, d'heureux sentimens, auxquels l'expression ne fait pas défaut.

La seconde pièce, plus incorrecte, plus de tournure, est aussi plus vigoureuse et plus énergique. A côté de vers médiocres se trouvent des vers vraiment remarquables.

POETES.

I

Oh! n'allez pas vous permettre à me du poète.
N'allez pas lui jeter un regard de mépris,
N'allez pas le troubler en sa douce retraite,
Quand il s'élogne de vos cris.

Car vous ne savez pas tout ce que sa pauvre âme
A de noble en lui, et de triste le jour,
Car vous ne voyez pas que sa barque et sa rame
N'ont pour mocher que son amour.

Son cœur seul est la lyre où se meut en repos,
Le ciel est le seul lieu où s'arrêtent ses yeux,
La feuille de laurier est la feuille de rose,
Et les vent cueillir toutes deux.

Laissez-lui le seul bien qu'il possède en ce monde
Laissez-lui le seul bien qu'il possède en ce monde
Il ne demande rien que sa part d'ombre
Il ne veut pour son cœur qu'un asyle d'un beau jour,
Une étoile d'espoir, un peu de pudeur,
Et pour ombre, un rayon d'amour.

II

Je vous aime, poètes,
Je vous aime, poètes,
Comme un frère de l'exper!
Comme l'aime du sur,
Les brillantes paillettes.

Les lois Sénegal vers de la seconde strophe et les deux dernières de la troisième, sont de véritables chansons nées en revanche, nous aimons beaucoup ces deux vers:

Car dans son cœur est profond tout est grand, tout s'anime,
Ciel, terre, anges, démons, humains.

Salut! nous l'attendons: salut! jamais prophète,
Job, royal mendiant, Salomon, roi poète,
David, aux accords si touchans,
Jamais l'antiquité sous sa couronne époque,
Rouse vigoureuse de la Grèce héroïque
N'est pousse de plus nobles chants.

Soit que, vierges, parfums, ciel bleu, flots qu'elle étale,
Ta lyrant tous ges bons, la Nymphe orientale
Réluisant sublime rasse,
Soit que ton sonille volo aux feuilles de l'automne,
Ou que le crépuscule a ton luth qui résonne
Verse un reflet de pourpre et d'or;

Soit que ton art au drame ouvre un large domaine,
Que prenant pas poètes dans la famille humaine
Tu l'entraînes sous nos yeux;
Soit que la cloche sonne en la Babel immense,
Pour que tout homme accourse, et prne et recommence
A être un poète ether les cieux!

Ta sœur, toujours dévoûment de frères,
Parer ton sera gémif de nobles draperies
Où tel assoit se présentait:
Ces mots! vaincueur, et qui beau sans clamyde,
Et sous ton sceptre d'or la majesté résude
Au front du titan colossal.

D'autres de l'existence ont sondé la blessure,
Les uns ont, l'un pleuré; aucun d'une main ouverte
N'a su même adorer nos plaies.
Tu seul le soutiens l'homme ou relève la femme,
Et Christ harmonieux, tu jettes de ton âme
Un chant d'amour à nos douleurs.

Chante donc — mais l'envie observe au bas la vue.
Ah! qu'importe! Qu'importe la nuit qu'elle envoie!
Tout lumière lui donne l'éveil.
Laisse des nains chanta, fondeurs pusillanimes,
Rutant leur ont étoyé à les rayons sublimes,
Chercher des taches au soleil.

Courage! Il n'est a rien de plus même
L'enfant de feu, noble et saint diadème,
Rayonné qui ne meurt jamais.
Vole — les cieux sont ouverts; par leurs pleines pa-
Ta peut, comme Pégase qui plane sur les nuages,
Voguer sur leurs divins sommets.

La chute vaste et fatale, certaines Phrénétique
Un plint s'y rebroient: c'est le terre-lyrique
Berçant les peuples dans son lout:

A VICTOR HUGO.

SUR UN DISCOURS D'ERLAMBRA A L'ESPITIE.

Alors que chargé d'âge et courbé sous sa lyre,
A pas lents, car cet homme ému d'un saint délire
Nondant sa route de la nuit;
Jadis, dans les ténèbres des milieux de l'Ame,
Il mentait, hélelant, sa grande poésie
Monde le long du chemin,

Les deux rois de l'Olympe, et les rois, dieux du monde,
Agnous sont parlés sur la marche vagabonde
De l'aveugle aux doctes Gélasoche:
Point de trève: réveil allaé, fièvre, vient, malade,
Mêmant pour une obole un chant de l'Iliade
Au seuil d'étagnous des maisons.

Et tou, grand comme Homère et tel par le génie,
Harpe, lyre, cithare, forte et sainte harmonie,
Hugo, tu tiens tout dans tes mains;
Les peuples font silence, à ton accord sublime;
Car dans ton art profond tout est grand, tout s'anime,
Ciel, terre, anges, démons, humains.

Salut! nous l'attendions: salut! jamais prophète,
Job, royal mendiant, Salomon, roi poète,
David, aux accords si touchans,
Jamais l'antiquité sous sa couronne époque,
Rouse vigoureuse de la Grèce héroïque
N'est pousse de plus nobles chants.

Soit que, vierges, parfums, ciel bleu, flots qu'elle étale,
Ta lyrant tous ges bons, la Nymphe orientale
Réluisant sublime rasse,
Soit que ton sonille volo aux feuilles de l'automne,
Ou que le crépuscule a ton luth qui résonne
Verse un reflet de pourpre et d'or;

Soit que ton art au drame ouvre un large domaine,
Que prenant pas poètes dans la famille humaine
Tu l'entraînes sous nos yeux;
Soit que la cloche sonne en la Babel immense,
Pour que tout homme accourse, et prne et recommence
A être un poète ether les cieux!

Ta sœur, toujours dévoûment de frères,
Parer ton sera gémif de nobles draperies
Où tel assoit se présentait:
Ces mots! vaincueur, et qui beau sans clamyde,
Et sous ton sceptre d'or la majesté résude
Au front du titan colossal.

D'autres de l'existence ont sondé la blessure,
Les uns ont, l'un pleuré; aucun d'une main ouverte
N'a su même adorer nos plaies.
Tu seul le soutiens l'homme ou relève la femme,
Et Christ harmonieux, tu jettes de ton âme
Un chant d'amour à nos douleurs.

Chante donc — mais l'envie observe au bas la vue.
Ah! qu'importe! Qu'importe la nuit qu'elle envoie!
Tout lumière lui donne l'éveil.
Laisse des nains chanta, fondeurs pusillanimes,
Rutant leur ont étoyé à les rayons sublimes,
Chercher des taches au soleil.

Courage! Il n'est a rien de plus même
L'enfant de feu, noble et saint diadème,
Rayonné qui ne meurt jamais.
Vole — les cieux sont ouverts; par leurs pleines pa-
Ta peut, comme Pégase qui plane sur les nuages,
Voguer sur leurs divins sommets.

La chute vaste et fatale, certaines Phrénétique
Un plint s'y rebroient: c'est le terre-lyrique
Berçant les peuples dans son lout:

BAINS FLOTTANS

Est-ce un privilège ou une permission simple?

A M. l'Editeur de l'*Abeille*.

Dans l'article relatif aux privilèges, inséré dans votre estimable Journal de samedi, et que j'ai lu avec l'intérêt qu'il mérite, vous semblez supposer que notre pétition au Conseil de ville, tendait à quelque lot caché. Je pense de la liberté, Monsieur, de vous déclarer très solennellement que rien dans tout cet ensemble n'a pu rien entrevoir.....

Je suis l'enfant qu'endort un beau conte de soir!—

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point ravie
—Comme à son nid l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a pas foulé la terre....
Hélas! tout le ne tas, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma sœur avec Anne, lorsque tout bas le cœur,
Qu'elle a le pour pour ses plus douce rosée.
Parlez-elle de moi!
Les ans ne à gémous, dans le même chapelle,
Lever vers le pourquoi sur humide prunelle
Et prier avec toi

Oh! prier toujours dans! ma vie est bien sombre!
Prier pour l'exilé, car il n'a plus de père,
Plus d'asile ici-bas!
Le ciel a que sur l'onde en mer: Anathème!
Et toujours se répète à ses yeux qu'il du: — J'aime!—
Je ne le connais pas

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point ravie
—Comme à son nid, l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a pas foulé la terre....
Hélas! tout le ne tas, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma troisième strophe est assez faible, à notre avis, et l'emphase qui y règne tranche avec la simplicité du reste de la pièce. Les quatrième vers en est pénible et oiseux, mais les autres strophes, les deux dernières particulièrement, *seulement* de jolies idées, d'heureux sentimens, auxquels l'expression ne fait pas défaut.

La seconde pièce, plus incorrecte, plus de tournure, est aussi plus vigoureuse et plus énergique. A côté de vers médiocres se trouvent des vers vraiment remarquables.

POETES.

I

Oh! n'allez pas vous permettre à me du poète.
N'allez pas lui jeter un regard de mépris,
N'allez pas le troubler en sa douce retraite,
Quand il s'élogne de vos cris.

Car vous ne savez pas tout ce que sa pauvre âme
A de noble en lui, et de triste le jour,
Car vous ne voyez pas que sa barque et sa rame
N'ont pour mocher que son amour.

Son cœur seul est la lyre où se meut en repos,
Le ciel est le seul lieu où s'arrêtent ses yeux,
La feuille de laurier est la feuille de rose,
Et les vent cueillir toutes deux.

Laissez-lui le seul bien qu'il possède en ce monde
Laissez-lui le seul bien qu'il possède en ce monde
Il ne demande rien que sa part d'ombre
Il ne veut pour son cœur qu'un asyle d'un beau jour,
Une étoile d'espoir, un peu de pudeur,
Et pour ombre, un rayon d'amour.

II

Je vous aime, poètes,
Je vous aime, poètes,
Comme un frère de l'exper!
Comme l'aime du sur,
Les brillantes paillettes.

Les deux dernières strophes, surtout, ont quelque chose de vrai, de sympathique, et de vraiment poétique. Nous ne pouvons mieux faire que de donner à ces deux pièces de vers une place dans notre feuilleton.

---

## FEUILLETON.

MÉLANGES.

C'est avec un véritable plaisir que nous avons vu plusieurs jeunes créoles répondre à notre appel. Les distractions littéraires sont plus sérieuses et ont plus au bien public qu'on ne le pense d'ordinaire. La littérature, et par conséquent les études littéraires ont sur les mœurs une influence réelle et positive. Elles donnent à la jeunesse le goût des plaisirs intellectuels, et l'éloignent, au contraire, de ces plaisirs grossiers qui dépravent le cœur à la longue, et conduisent à un matérialisme desséchant et dangereux. Nul, la *gaîté* n'est pas un vain mot. C'est une langue à part sans doute, mais elle existe. S'il y a la langue du code, des affaires, de la bourse, il y a aussi la langue du cœur et des sentimens. Et, s'il est nécessaire de connaître l'une, il n'est pas moins nécessaire de comprendre l'autre. L'humanité ne peut être réduite à un tarif de douanes ou à une mesure sur le coton.

Voilà une phrase bien longue sans doute à propos de quelques vers sans importance, mais au fond de n'exagère, pour Sous, sans indiscrète que de voir poindre l'aurore d'une littérature nationale sur le sol de la Louisiane.

Nous sommes en retard avec plusieurs de nos correspondans. L'abondance de matières, d'un intérêt plus actuel, en est la cause véritable. Nous tâcherons cependant, et le plutôt possible, de nous acquitter envers eux. Il nous est impossible de publier d'un seul coup les nombreuses pièces de vers ou de prose que nous avons reçues, mais les moins favorisées ou les plus récentes auront aussi leur tour. Nous choisissons dans le nombre deux pièces dont l'une est intitulée *A ma sœur*, et l'autre *Poètes*.

La première se fait remarquer par un sentiment à la fois gracieux et enfantaisie. Le style en est correct et pur. Les trois dernières qui se trouvent au bas sont le fruit d'une jeune auteur, dont nous avons publié il y a quelque temps un feuilleton intitulé: *Un mari bien trouvé*.

A MA SŒUR.

*Heureux qui n'a pas vû le sol de l'étranger.*
(Filles de Bigot.)

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point sortie
—Comme à son nid, l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a point foulé la terre....
Hélas! tout le ne tas, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma sœur avec Anne, lorsque tout bas le cœur,
Qu'elle a le pour pour ses plus douce rosée.
Parlez-elle de moi!
Les ans ne à gémous, dans le même chapelle,
Lever vers le pourquoi sur humide prunelle
Et prier avec toi

Oh! prier toujours dans! ma vie est bien sombre!
Prier pour l'exilé, car il n'a plus de père,
Plus d'asile ici-bas!
Le ciel a que sur l'onde en mer: Anathème!
Et toujours se répète à ses yeux qu'il du: — J'aime!—
Je ne le connais pas

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point ravie
—Comme à son nid, l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a pas foulé la terre....
Hélas! tout le ne tas, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma troisième strophe est assez faible, à notre avis, et l'emphase qui y règne tranche avec la simplicité du reste de la pièce. Les quatrième vers en est pénible et oiseux, mais les autres strophes, les deux dernières particulièrement, *seulement* de jolies idées, d'heureux sentimens, auxquels l'expression ne fait pas défaut.

La seconde pièce, plus incorrecte, plus de tournure, est aussi plus vigoureuse et plus énergique. A côté de vers médiocres se trouvent des vers vraiment remarquables.

POETES.

I

Oh! n'allez pas vous permettre à me du poète.
N'allez pas lui jeter un regard de mépris,
N'allez pas le troubler en sa douce retraite,
Quand il s'élogne de vos cris.

Car vous ne savez pas tout ce que sa pauvre âme
A de noble en lui, et de triste le jour,
Car vous ne voyez pas que sa barque et sa rame
N'ont pour mocher que son amour.

Son cœur seul est la lyre où se meut en repos,
Le ciel est le seul lieu où s'arrêtent ses yeux,
La feuille de laurier est la feuille de rose,
Et les vent cueillir toutes deux.

Laissez-lui le seul bien qu'il possède en ce monde
Laissez-lui le seul bien qu'il possède en ce monde
Il ne demande rien que sa part d'ombre
Il ne veut pour son cœur qu'un asyle d'un beau jour,
Une étoile d'espoir, un peu de pudeur,
Et pour ombre, un rayon d'amour.

II

Je vous aime, poètes,
Je vous aime, poètes,
Comme un frère de l'exper!
Comme l'aime du sur,
Les brillantes paillettes.

Les deux dernières strophes, surtout, ont quelque chose de vrai, de sympathique, et de vraiment poétique. Nous ne pouvons mieux faire que de donner à ces deux pièces de vers une place dans notre feuilleton.

---

Ecole de Natation

Nous avons admis la réclamation de M. Lafion Ladébat, dans nos colonnes avec d'autant plus de plaisir, que plus que personne nous applaudissons à l'opportunité de son entreprise. Notre opinion bien ouvertement à ce sujet, puisqu'elle s'était déjà dite dans un de nos articles, intitulé dans notre feuille, était d'entrer sur cette question sérieuse des développements spéciaux qu'elle nous paraît mériter.

Mais par cela même que nous pensions que l'entreprise des bains flottans méritait l'encouragement de tous les citoyens éclairés, nous pensions aussi qu'elle pouvait se passer d'un privilège. Le plus beau privilège est la faveur du public, et le plus sûr en même temps, et on doit l'obtenir, lorsque, comme dans ce cas, l'approbation de toute une ville vient se joindre à l'opportunité du plan.

Du moment que les fondateurs de l'école de natation déclarent hautement qu'ils ne sollicitent point de *privilège* la durée son tondre d'une même, et si nous reste plus qu'à nous occuper de cette entreprise aussi importante pour la salubrité publique que nécessaire à nos plaisirs. Loin de déclarer la guerre à M. Lafion Ladébat et ses associés, nous nous déclarons au contraire, son champion le plus fervent.

En effet, si pour avoir quelque chances de réussite, une entreprise doit être l'expression d'un besoin, à en titre un bel avenir est assuré à la fondation d'une école de natation.

Nous trons déjà dit dans un article précédent, de quelle faveur pourraient en France les établissements de ce genre. Il y sont devenus aussi indispensables dans l'été, que les théâtres peuvent l'être dans l'hiver. Il faut au Parisien, quelque soit la classe à laquelle il appartient, son théâtre pendant les froids, son école de natation pendant les chaleurs. Et le dandy, l'élégant, fréquentant la belle école de Deligny, ou celle du pont Royal, et les étudians et les écoliers du quartier Latin, vont s'ébattre périodiquement, comme des bandes de canards, dans les eaux Fréneuses de la Seine, et les Gobelins, le jardin du Roi à Paris, le pénétrer visitent amidonnent les bains flottants de quatre et quix sous par entrée et les petits boutiquiers affectionnent l'école Duhamel, école où il ne manque absolument rien, que l'eau et la fraîcheur. En revanche on ne s'y nous jamais: Bains *Deligny* et *l'Opéra* le fashionable montrait de chaleur et d'ennuie, sans Bobino, ou les écoles du Pont Neuf, le dimanche ne serait qu'un mot vide de sens pour l'ouvrier. Les bains formant pendant l'été un centre de réunion vraiment indispensable, et où le plaisir et la santé trouvent également leur profit.

Nous ne doutons nullement qu'une école de natation, faite sur un vaste plan, sur celle de Deligny, par exemple, n'obtienne à la Nouvelle Orléans un simple de vogue. La chaleur du climat, l'inaction qui règne dans la ville pendant une grande partie de l'été, la clôture du théâtre, le manque absolu de promenades, l'absence de réunions, sont autant de causes qui plaident en faveur d'un établissement de cette sorte. Les raisons de salubrité publique ne sont au moins plus sables ni moins importantes. En dernier résultat, une école de natation donnerait à la ville, l'animation qu'elle a eu pendant une certaine saison de l'année. Le plaisir de la natation, aussi bien que celui de la chasse, est un des plaisirs les plus vifs, les moins coûteux, et les plus délicieux qu'on puisse goûter. Les chlés et les billards y perdraient au pas sans doute, mais en vérité ne n'est pas là un grand mal, car les mœurs y gagneraient d'autant.

D'autre fait, les habitudes les sont beaucoup trop éloignés, pour exercer cette popularité toujours celle de la ville; ils ne sont d'ailleurs qu'assez aisés, si mêmes frais, et alors qu'on était en jeu dans l'eau pour y trouver un peu de fraîcheur on est pour définit de tomber dans une fosse. Les bains flottants déjà établis, bien que sur des lieux moins d'étiffle, bien que ce ne soit qu'un canal fait en petit, sont une preuve vivante de ce que nous avançons. Le rapport de beaucoup, et souvent il n'y pas trouver place: ceux qui étaient la plupart le l'impossibilité ont été des premiers à s'y rendre et à s'apprendre de l'utilité de ces rendez. Que serait donc quand l'éducation nécessaire du public sera plus avancée?

---

Le *Dimanche* pour les gens religieux est un jour de recueillement et de méditation, pour les gens sages et laborieux, c'est un jour de repos et de récréation honnête, pour les fous et les vagabonds c'est un jour de débauche et de sottises. Les voleurs y trouvent leur compte et le dimanche est pour eux un jour de recette dont ils savent tirer le meilleur parti possible. Tout jours à l'affut des bonnes aubaines, de fréquentant assidument tous les lieux de rassemblement, se mêlant à la bonne et à la mauvaise compagnie qui le dimanche, va s'ébattre sur les bords de la ville et à Carcolton; de causer avec un nous tout particulier et que, s'il avait un but plus honnête, serait certainement bonne, les fragles humains a que le whiskey ou le tafia ait donné une démarche chancelante, officieux et un peu plaisans jusqu'à l'impertinité, il sont toujours prêt à offrir le bras à celui qui, incapable de sortir le lignes trouve pourtant en 22 zag la route qui conduit chez lui. Toutefois, ces bons amis sont la tout dépouillés à la relever et dans la cas d'avanies, ils ne font trop bien garanes vis à vis du public l'engagement de le servir à coulant. Si nous venons à manquer à cet engagement, si nous voulons nous mandé, oh! alors. Maintenant, il ne reste plus que le German, appartenant à M. John W. Cerry, de n'être pas encore achevé, et on prétend que ce bain sera bientôt fini. Nous ne pouvons mieux faire que de donner une description de ce bel édifice, dans le prochain numéro.

Nous sommes en retard avec plusieurs de nos correspondans. L'abondance de matières, d'un intérêt plus actuel, en est la cause véritable. Nous tâcherons cependant, et le plutôt possible, de nous acquitter envers eux. Il nous est impossible de publier d'un seul coup les nombreuses pièces de vers ou de prose que nous avons reçues, mais les moins favorisées ou les plus récentes auront aussi leur tour. Nous choisissons dans le nombre deux pièces dont l'une est intitulée *A ma sœur*, et l'autre *Poètes*.

La première se fait remarquer par un sentiment à la fois gracieux et enfantaisie. Le style en est correct et pur. Les trois dernières qui se trouvent au bas sont le fruit d'une jeune auteur, dont nous avons publié il y a quelque temps un feuilleton intitulé: *Un mari bien trouvé*.

A MA SŒUR.

*Heureux qui n'a pas vû le sol de l'étranger.*
(Filles de Bigot.)

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point ravie
—Comme à son nid, l'on prend un faible oiseau qui
A son natal séjour!
Ton pied de l'étranger n'a point foulé la terre....
Hélas! tout le ne tas, ma sœur, de notre mère
Caressé qu'au seul jour!

Ma sœur avec Anne, lorsque tout bas le cœur,
Qu'elle a le pour pour ses plus douce rosée.
Parlez-elle de moi!
Les ans ne à gémous, dans le même chapelle,
Lever vers le pourquoi sur humide prunelle
Et prier avec toi

Oh! prier toujours dans! ma vie est bien sombre!
Prier pour l'exilé, car il n'a plus de père,
Plus d'asile ici-bas!
Le ciel a que sur l'onde en mer: Anathème!
Et toujours se répète à ses yeux qu'il du: — J'aime!—
Je ne le connais pas

Ma sœur, bénis le ciel qui ne t'a point ravie
—Comme à son nid, l'on pr